

TRISTAN SAULE

Héroïne

roman

CHRONIQUES
DE LA PLACE CARRÉE

— II —



COLLECTION PARALLÈLE

Le Quartanier

— Le SAMU, bonsoir.

Au bout du fil, une voix féminine, brisée, tremblante.

— Il faut venir. Il faut venir.

— Dites-nous ce qui se passe, madame, dit la permanente. Comment vous appelez-vous ?

Il y a un souffle dans le combiné. Le vent peut-être. Ou alors la respiration vaine de la femme.

— C'est moi, dit-elle. Je suis rentrée dedans. Je l'ai tuée. Elle bouge plus.

— Où êtes-vous, madame ?

— C'est qui, ça ?

Ailleurs, une lueur dans la nuit, entre deux battements d'essuie-glace. Un briquet ? L'écran d'un téléphone ? Difficile à dire.

— Gare-toi là, dit Lounès.

La BM ralentit, se range le long du trottoir. Les tours de Sainte-Té sont deux menhirs scintillants, troués de

carrés bleus, jaunes, mauves, roses. Les télévisions diffusent les divertissements du samedi soir. Une pluie fine. Trois fois rien comparé à ce qui tombait tout à l'heure.

Lounès laisse la portière ouverte.

— Tu m'attends, je vais voir.

Tonio coupe le contact, sort son portable de sa poche et se désintéresse de son collègue. La lumière a disparu mais il reste une silhouette, à l'extrémité de l'aire de jeux pour enfants. Lounès s'en approche. En marchant, il écrase des pissenlits, des trèfles. Ses semelles collent à la boue du terre-plein. Il essaie de ne pas trop salir ses Nike. Sa démarche le fait ressembler à une sorte de danseuse poids mi-lourd.

Un moteur gronde sur le quartier. Un hélicoptère entame sa descente vers l'hôpital.

Laura sort de la salle de déchocage des urgences. Le bruit des pales qui tournent au-dessus du bâtiment est à peine distinct, un ronflement plus discret que celui de l'air conditionné. Le patient qu'elle quitte est un homme d'environ soixante-dix ans, un anonyme. Alzheimer, ictus amnésique, AVC, on ne sait pas exactement de quoi il souffre. Son principal symptôme, c'est qu'il a été retrouvé en caleçon en train d'errer dans les Hauts de Monzelle à vingt-deux heures passées. Il n'était pas nécessaire de l'installer dans cette salle réservée aux soins d'urgence, mais ce soir, on manque de lits, comme tous les samedis, d'autant plus que l'équipe de foot locale joue à domicile.

Toutes les cinq ou dix minutes, le vieil homme se redresse sur son matelas et hurle comme un enterré vif.

HÉROÏNE

Il ne comprend pas où il est. Il ne sait pas qui il est. À chaque fois, Laura va le rassurer, jusqu'à ce qu'il se calme. Tant que personne n'a signalé sa disparition, impossible de l'identifier et, éventuellement, de le renvoyer chez lui.

— Je reviens tout de suite, dit-elle tout bas.

Puis elle referme délicatement la porte et s'engage dans le couloir désert. Les bips des appareils de contrôle composent une étrange symphonie électronique. Comme les gens du Sud n'entendent plus les cigales, Laura n'entend plus les alertes des scopes.

Tonio soupire, grogne. Il a un mal de chien à retirer cette foutue coque de téléphone. Clac. Ça y est. Il ouvre le compartiment de la carte SIM, la retire et en insère une autre. Puis il redémarre le téléphone. Le logo de l'opérateur éclate en une gerbe de paillettes colorées. Pendant que l'appareil se met en marche, Tonio cherche Lounès du regard, plisse les yeux, le distingue à peine. Lui aussi est devenu une silhouette qui coule sur la pelouse détrem-pée. Il aura bientôt atteint les jeux publics, le portique sans balançoires, le tourniquet rouillé.

Tonio tape son code PIN et rédige un SMS :
vert blanc marron champagne

Laura entre dans la salle de pause. L'odeur du café l'enveloppe telle une caresse. Elle file vers la cafetière, se sert une tasse. Elle sait qu'elle n'a pas beaucoup de temps. C'est déjà miraculeux de profiter d'une accalmie un soir comme celui-là. Le SMUR est parti récupérer une victime

sur la route. Dans un match piéton contre voiture, c'est rarement le piéton qui gagne. En langage hospitalier, on appelle ça des AVP, accidents sur la voie publique. Ce n'est jamais beau à voir. C'est ce genre d'images qu'on ramène chez soi, le soir, et qui continuent à vous hanter longtemps. Le docteur Gand et Viviane sont dans l'ambulance. Laura doit libérer la salle de déchocage avant leur retour. Eux en auront vraiment besoin.

Elle s'affale dans le canapé. La télé fixée au mur est allumée sans le son. À l'écran, Julien Clerc donne son avis silencieux sur la prestation d'un des participants de *The Voice*.

Laura ferme les yeux. Elle sent les mains de Marion sur sa peau. Elle sent la bouche de Marion dans sa nuque. Elle sent la langue de Marion qui glisse sur une toute petite zone de sa mémoire. C'était hier soir. Elle sent l'odeur de Marion, comme si elle était encore là, collée à elle, et, tout à la fois, sa présence lui paraît aussi lointaine que si elle l'avait quittée il y a un an.

Laura se laisse partir. Les paupières fermées, elle essaie de visualiser le visage de Marion. Il lui échappe. Il n'y a que les détails qu'elle parvient à extirper de la mélasse de sa mémoire. Les cils. La commissure des lèvres. Le fin duvet à la base de la mâchoire. Pas de vue d'ensemble.

Ses pensées s'égarer. Elle se détend. Pourtant, elle n'a pas le droit de s'endormir. Une main se pose sur son épaule.

— Allez, il faut y aller, dit Rose, son binôme aide-soignante pour la nuit.

Laura se lève, boit une gorgée de café, pose sa tasse

HÉROÏNE

dans l'évier, et les deux femmes retournent vers la salle de déchocage.

Tonio termine de taper son message.

marie denise dispo 24/24 7/7 hesiter pas les amis

Il cherche dans son répertoire et désigne comme destinataire la liste de ses clients habituels. Le SMS part. Tonio range son téléphone. Il sort de la voiture, rabat la capuche de son blouson.

La nuit est fraîche. L'humidité imprègne le quartier.

Tonio fumerait bien un joint mais il sait que Lounès va le lui reprocher. Qu'est-ce qu'il fout d'ailleurs, celui-là ?

Tonio s'allume une cigarette. À quelques mètres, dans la direction où est parti Lounès, des voix s'élèvent. Le ton monte. Tonio force ses yeux, essaie de voir ce qui se passe au-delà de l'aire de jeux. Des ombres dansent. Il ne pleut plus.

Le vieil homme au caleçon dort à poings fermés. Laura ne se fait pas d'illusions. Elles ne réussiront pas à le déplacer sans le réveiller. Elles bloquent la porte en position ouverte et desserrent les freins du lit. Puis elles empoignent les montants en métal et tirent. Les roues tournent avec un grincement effroyable. Laura grimace, comme si elle allait se prendre une claque derrière la tête. Mais non. Le patient ne se réveille pas. Elles continuent à manœuvrer le lit délicatement, pour ne pas heurter le chambranle de la porte. Laura sourit, satisfaite. Elles

placent l'endormi au bout du couloir, dans un recoin moins passant où il ne sera pas dérangé. Peine perdue. Un cri rauque retentit en provenance de la salle d'attente. En réponse au cri, une autre voix s'élève. Laura reconnaît celle de Mélanie, l'infirmière d'accueil et d'orientation ce soir, celle sur qui vous tombez quand vous débarquez aux urgences avec une plaie sanguinolente parce que vous n'avez pas fait attention en ouvrant une boîte de conserve. Mélanie parle aussi fort que le patient, avec l'intonation autoritaire qu'elle utilise quand elle cherche à maîtriser un ivrogne, ou met sa casquette de déléguée syndicale pour gueuler contre la direction. Sur le lit, le vieil homme se réveille en sursaut. Il crie à son tour.

— Où je suis ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Ne vous inquiétez pas, monsieur. Tout va bien. On s'occupe de vous. Vous pouvez vous reposer.

— Vous êtes qui ? Vous êtes qui ?

Laura se fige. Elle prend la question au sérieux.

Tonio penche la tête, fait encore un effort pour percer l'obscurité. Il plisse le nez. Devant lui, c'est noir, gris, flou. Il ne sait pas si les éclats de voix qu'il entend proviennent de l'aire de jeux ou d'ailleurs. Tout résonne, ici. Les murmures se cognent aux murs. Les secrets rebondissent et s'engouffrent dans les fenêtres entrouvertes. Tonio avance de deux pas. Trois. Un cri. Plus puissant, cette fois. On dirait Lounès. Comment être sûr ? Tonio s'approche encore. Ses Nike font splotch splotch dans la gadoue.

— Lounès ?

HÉROÏNE

Dans la salle d'attente des urgences, Mélanie a réussi à calmer le fauteur de trouble. C'est un imposant jeune homme d'à peine vingt ans, les cheveux blonds coupés courts, aussi musclé que gras, au physique de rugbyman, néanmoins vêtu de pied en cap aux couleurs du Stade monzellois.

Il est assis et tient d'une main une écharpe de supporter contre son arcade sourcilière. Du sang a coulé le long de sa tempe, de sa joue, et a taché son maillot bleu et jaune paré de l'écusson de la ville. D'autres auréoles indiquent la présence d'autres liquides sur ses habits.

Quand Mélanie voit Laura, elle lui fait un signe de la tête pour lui dire de s'occuper du gars, puis elle se dirige vers la porte d'entrée, où une dame en boubou vient d'arriver avec son petit garçon.

Tonio est maintenant assez proche pour distinguer quatre ombres qui dansent derrière le tourniquet. L'une d'elles doit être Lounès. Chaque mouvement est accompagné d'un bruit sourd et d'un cri étouffé. Le moteur d'un scooter ricane au loin. La sirène d'une ambulance. Une télé postillonne par une fenêtre. Est-ce Lounès qui est plié en deux au milieu des trois autres ? Tonio en a bien l'impression. Il continue d'approcher mais moins vite, sans bruit. L'énigme se dissipe. La brutalité de la situation s'extirpe de la nuit.

Tonio fouille ses poches. Il n'y trouve que son portable, un bout de shit et un briquet. Forcément. Pourquoi

une arme serait-elle apparue là ? Il n'a jamais possédé d'arme. Aucun couteau, jamais. De flingue encore moins. Il tremble. Il cesse d'avancer. Les trois ombres sont en train de tabasser la quatrième, qui réplique et grogne. Tonio s'arrête. Tonio transpire. Tonio demeure immobile et ne sait plus d'où viennent les chocs qu'il entend. Pourquoi pas de son propre cœur.

— Bonsoir monsieur, vous voulez bien m'accompagner ? dit Laura.

Le jeune supporter la fixe, interloqué.

— T'es pas la même. Tout à l'heure, t'étais blonde. T'es qui ? Cléopâtre ?

Il a beaucoup de mal à prononcer ces quelques mots et comme si son débit de paroles n'était pas assez explicite, l'odeur d'alcool qu'il dégage confirme qu'il en est particulièrement imbibé. Le « Cléopâtre », c'est pour le maquillage de Laura, les fines arabesques qu'elle dessine sous ses yeux et à leur commissure.

— Suivez-moi. Je vais nettoyer ça pour que le médecin puisse vous recoudre.

— Me re-quoi ? balbutie le type.

Le téléphone sonne dans la poche de l'infirmière.

— Excusez-moi un instant, dit-elle en prenant l'appel.

C'est la régul qui donne les dernières infos : l'ambulance arrive, la patiente est inconsciente, il faut l'emmener passer un scanner dès son arrivée. Gand et Viviane repartent immédiatement sur un autre accident. Qu'elle se tienne prête. Qu'elle appelle la docteure Gauthier.

— Ils seront là dans combien de temps ?

HÉROÏNE

— Ils étaient à Sainte-Madeleine il y a deux minutes. Donc ils sont à l'hôpital dans deux ou trois minutes. Cinq, au pire.

Laura raccroche. Elle compose le numéro de Gauthier.

Trois contre un. Quelle bande d'enfoirés. Tonio serre les poings, serre les dents, piétine, respire fort par le nez, mais ne bouge pas. Ce n'est peut-être pas Lounès. C'est peut-être quelqu'un d'autre. Conneries. Qui ça pourrait être ? Les sales fils de putes, ils sont en train de le défoncer. Il va y aller. Il faut qu'il y aille. Sérieux, Tonio, reprends-toi. Il faut y aller, là. Encore un coup. Encore un cri. La silhouette du milieu tombe à quatre pattes. Les trois autres se marrent. Tonio reconnaît ce rire. Il est paralysé. Il fait dans son froc. Il y a trois ombres qui tabassent Lounès et l'une de ces trois ombres, c'est Bolleg. Putain, Bolleg en train de foutre la merde dans les Hauts. Ça pue, tout ça, ça pue.

Laura fait asseoir le supporter sur une chaise, entre deux portes. Gauthier est en route et le temps presse. Dès qu'une chambre sera libre, un interne aura peut-être le temps de suturer l'arcade et de virer le mec, en espérant qu'il ne fera pas un coma éthylique en plus. Si on ne lui trouve pas de place, on l'allongera sur un lit dans le couloir en attendant qu'il dessaoule.

Laura enfle des gants en vinyle et imbibe une compresse stérile de Betadine. Elle écarte lentement l'écharpe

pleine de sang et tamponne l'arcade. L'haleine méphitique lui agresse les narines.

— Tenez ça, dit-elle en prenant la main du type pour la poser sur la compresse.

Il vacille mais s'exécute. Le calme du couloir a un effet apaisant sur lui. Ou alors l'alcool est en train de lui administrer le coup de grâce.

Laura n'a pas le temps de diagnostiquer la nature des haut-le-cœur dégoûtants qui agitent le type, prend une autre compresse, nettoie sommairement le reste du visage, balance la compresse dans une poubelle, ainsi que ses gants.

— Appuyez bien, dit-elle. Le médecin va bientôt venir. Et elle s'éclipse.

La voix de Bolleg grince dans l'obscurité. Tonio n'entend pas bien ce qu'il dit mais, au ton employé, Bolleg semble emporté par l'une de ses furies légendaires. Il aboie, crache, éructe, déverse des insultes gutturales, certainement incompréhensibles même à ceux qui l'entourent. Mais qu'est-ce qu'il fout là ? Bolleg ne vient jamais dans les Hauts. Il les traverse parfois, en voiture. Il s'arrête, baisse la vitre, salue un gars qu'il connaît, l'un de ceux à qui il vend sa came, une connaissance, un cousin, un Turc. Mais le moteur reste allumé. Il traîne pas. Son coin à lui, c'est Rive droite, à l'autre bout de la ville. Tonio est fébrile. Il ne sait pas quoi faire. Plus le temps passe et plus il prend conscience de l'ampleur de ce qui est en train de se produire. Bolleg était là avec deux potes à lui. Ils n'étaient pas de passage. Ils étaient là, au pied des tours.

HÉROÏNE

Peut-être qu'ils vendaient. Peut-être qu'ils attendaient Lounès. Dans les deux cas, ça pue. Mais alors, ça pue.

Laura marche d'un pas rapide dans le couloir. Tout au bout, la double porte vitrée et coulissante donne sur l'extérieur. L'accès réservé aux ambulances est un demi-cercle de bitume où les véhicules se libèrent de leur chargement et repartent dans l'autre sens. Stéphanie Gauthier se tient là, dehors, au milieu de la chaussée, une cigarette à la bouche, la fumée gonflant au-dessus de sa tête. Avec la teinte orangée des lampadaires, la lenteur du nuage de fumée, les gestes mesurés de la docteure, la blancheur fauve de sa blouse, le scintillement des gouttes de pluie, le tout circonscrit dans l'encadrement de la porte, Laura croit reconnaître la scène d'un film qu'elle aurait déjà vu. Elle ne se souvient plus duquel.

Elle entend le moteur, elle voit Gauthier qui jette sa clope dans le caniveau. Le gyrophare jette des éclats bleutés sur les murs, sur les vitres. Sans cesser de marcher, Laura contemple le mélange des couleurs. Elle ne s'en lasse pas. C'est son cinéma quotidien. Elle ne connaît pas d'autres endroits dans la ville, pas d'autres moments dans sa vie où les teintes sont si criardes, les contrastes si appuyés. L'accès des ambulances, c'est comme un film américain des années soixante-dix, ces vieux films lents qu'elle regardait avec sa mère et devant lesquels elle s'endormait.

Gauthier fait un pas en arrière. L'ambulance rutilante des pompiers s'arrête devant elle, suivie par la voiture du SMUR. Les portes s'ouvrent. Laura sort.

Le cœur de Tonio bat de plus en plus vite. Sa bouche s'assèche. Bien sûr qu'il devrait intervenir. Mais à trois contre un, contre Bolleg, contre des types qui ont réussi à étendre Lounès, un ancien boxeur semi-pro ? Ça servirait à quoi ? À se faire casser la gueule, voilà tout. Il fourre ses mains dans les poches de son jean, piétine, part dans un sens, dans l'autre. Sans faire trop de bruit, quand même. Il temporise.

Un son électronique retentit. Tonio s'immobilise, réfléchit à mille à l'heure, tellement vite qu'il ne comprend même pas que c'est son téléphone à lui qui vient de hurler.

Sur l'aire de jeux, les silhouettes se sont retournées. Trois spectres ont senti l'odeur d'une nouvelle âme à aspirer.

— T'es qui, toi, là ? gueule Bolleg.

Derrière le véhicule du SMUR, une voiture freine en catastrophe. Ses pneus crissent. Elle percute le trottoir. La femme au volant a les cheveux en bataille, le visage déformé par les larmes et l'émotion. Au travers du pare-brise strié des reflets orangés des lampadaires, elle aussi semble tout droit sortie d'un film de Cassavetes.

L'ambulancier bondit sur la chaussée.

— C'est la mère, dit-il. Elle nous a collés au train à la barrière.

— Retenez-la, dit Gauthier, on s'occupe de la patiente.

L'ambulancier se dirige au pas de course vers la conductrice alors qu'elle sort de sa voiture.

HÉROÏNE

— Vous ne pouvez pas vous garer là, madame, dit-il. Vous devez aller au parking visiteurs.

Les portes de l'ambulance s'ouvrent. Gauthier empoigne le brancard. À l'intérieur, le docteur Gand l'aide à la manœuvre. Viviane tient la poche de la perfusion. Laura s'approche pour prendre le relais.

— Mais c'est ma fille, crie la femme en se débattant dans les bras de l'ambulancier. Laura !

Laura se retourne par réflexe. Elle marque un temps d'arrêt. Elle est prise de frissons.

— Bon Dieu, tu la prends, cette poche ! crie Viviane.

Laura récupère la poche de liquide. Le brancard est acheminé sur la chaussée. Les pieds se déplient, les roues touchent le sol. Le bruit du métal qui cogne le métal. Le bruit des blouses qui frottent. Le bruit de l'eau qui coule dans le caniveau. Des cris. Un prénom. Laura. Son prénom à elle.

— Il y a quelqu'un, là, putain, lance Bolleg. T'es qui ? Casse-toi, putain, casse-toi.

Sa voix est une crécelle fêlée, un rugissement défaillant. La violence qui couve en lui brise tout ce qui pourrait l'exprimer. Bolleg se dirige vers Tonio, tel un missile à tête chercheuse qui viendrait de changer de cible. Tonio se raidit. Son corps balbutie. Bolleg se rapproche. Il ne peut pas ne pas le voir maintenant. Est-ce utile de fuir ? Est-ce possible ? Bolleg est défiguré par la rage. Du sang coule de son arcade sourcilière, sa lèvre est gonflée. Son visage dégouline de pluie et de sang. Manifestement, Lou-nès ne s'est pas laissé faire. Tonio a une impression de

déjà-vu. C'est peut-être un souvenir, peut-être pas. Une fois, deux fois, mille fois, quand il vivait au foyer, qu'il faisait partie des plus petits, un caïd passait ses nerfs sur lui, parce qu'il ne pouvait pas s'en prendre au vrai responsable de sa colère. Est-ce qu'il servait de punching-ball, d'exutoire ? Est-ce qu'il était ce souffre-douleur qu'il croit avoir été ? Ou bien est-ce une sensation inventée, modelée par l'angoisse de l'événement ? Y avait-il seulement des caïds au foyer ? À part lui ?

Un brancardier pousse la civière. Laura suit. À l'extérieur, Gand et Viviane sont remontés dans la voiture du SMUR, en route vers une nouvelle intervention. La mère est hors de vue. Il n'y a plus de cris.

Laura ose regarder la victime, cette Laura qui n'est pas elle, serrée dans un matelas à dépression, le cou immobilisé par une minerve. Son visage est violet, noir. Ses cheveux blonds sont collés par le sang. Laura remarque que la jeune fille porte un pantalon de toile vert pomme. Elle le reconnaît. Il vient de chez Monoprix. Elle a le même dans son placard. En meilleur état. Celui-ci est en lambeaux, lacéré par le bitume, gorgé de sang. Les déchirures révèlent une peau blanche, tellement blanche, de la neige, un petit paysage apaisant au milieu d'un monde torturé.

On manœuvre le brancard dans le labyrinthe des couloirs. Gauthier marche à côté, l'air grave. Elle dit quelque chose, pas assez fort pour que Laura l'entende. Ça ne devait pas lui être adressé. Gauthier doit se parler à elle-même.

Laura se demande quel âge a la jeune femme. Une

vingtaine d'années, sans aucun doute. A-t-elle exactement le même âge qu'elle ? Elle cesse de la regarder, fixe un point droit devant. Son avenir.

— Qu'est-ce que tu regardes, putain !

Bolleg hurle. On dirait qu'il ne sait pas s'exprimer autrement. Les jambes de Tonio flageolent. Il est comme face à une déferlante géante qui monte au-dessus d'une plage. Il sait qu'il est inutile de fuir. Il sait qu'il va passer un sale quart d'heure. Bolleg marche vers lui d'un pas décidé. Sa lèvre enflée dégouline de bave. Une écume dégueulasse. On croirait qu'il a la rage. Des aboiements de chiens s'invitent dans la scène. Le refuge de la SPA est situé à deux ou trois kilomètres, mais, quand le vent souffle dans le bon sens, les plaintes des animaux parviennent jusqu'ici.

— Laura !

Le cri provient du côté de l'accueil public des urgences. La voix est mouillée de pleurs, étranglée de détresse. Ce n'est pas celle d'une collègue qui l'appellerait pour obtenir de l'aide. C'est celle de la mère de la victime, revenue du parking et qui crie en espérant que sa fille l'entendra. La voix s'éloigne à mesure que le brancard s'approche du scanner. Quelqu'un aura intercepté la pauvre femme, l'aura empêchée d'aller plus loin que la porte de la salle d'attente où elle enrage, impuissante.

Laura frissonne encore. Il lui semble que la réalité grésille. C'est si rare d'entendre son nom prononcé avec

une telle force et une telle émotion. C'est la plainte d'une mère. Sa mère ? Mais que ferait-elle ici ? Quel événement serait assez catastrophique pour la forcer à quitter le petit village de Breille, à une dizaine de kilomètres de Monzelle, à se garer sur le parking de l'hôpital pour courir aux urgences, passer l'accueil en trombe et pousser ce cri déchirant dans le couloir en espérant que sa fille sera là, quelque part, sa fille qu'elle ne voit quasiment jamais, qu'elle a seulement au téléphone une fois de temps en temps, pour son anniversaire, pour Noël, pour lui souhaiter la bonne année, des échanges froids, protocolaires, en guise de peine prononcée pour un crime lointain.

Laura se remet en phase avec le réel. Ce n'est pas sa mère. C'est la mère de la victime inconsciente sur le brancard, la jeune fille dont elle sent la peau froide sous ses doigts puisqu'elle s'en aperçoit maintenant : elle lui tient machinalement l'avant-bras.

Tonio ouvre de grands yeux apeurés. Il a conscience de l'ironie de son geste mais elle ne le fait pas sourire. Il se souvient furtivement d'une virée avec Mouss, un copain du foyer qu'il revoit à l'occasion, pour fumer des joints en jouant à la PlayStation, ou l'inverse. Mouss habite Rive droite et il connaît bien Bolleg. Un soir qu'ils s'affrontaient à FIFA18, ou bien était-ce FIFA17, Mouss avait raconté à Tonio que Bolleg n'était pas le vrai nom de Bolleg. C'était un surnom, un mot turc, soi-disant, qui signifie « les gros yeux ». Quand on connaissait Bolleg, on comprenait pourquoi. Même quand il était calme, serein, Bolleg avait les yeux exorbités, comme s'il en voulait à

tout ce qu'il voyait, un passant, un aribus, une fleur. Les yeux disent nos intentions. Ceux de Bolleg affichaient en permanence l'envie d'en découdre. Il était imprévisible, furieux, taré. Ses seuls amis étaient des gars assez cons pour accepter de s'en prendre une de temps en temps sans aucune raison. Le vrai nom de Bolleg, personne ne le connaissait, et personne n'avait envie de le lui demander.

Quatre personnes sont nécessaires pour soulever le matelas à dépression et le déposer sur la table du scanner. Rose fixe les courroies pour immobiliser la jeune fille, bien que la sédation interdise un réveil inopiné pendant l'examen. Laura retire la poche et la fixe sur le pied à perfusion.

À nouveau, des hurlements de l'autre côté de la porte, plus proches cette fois. Des bruits de lutte, de sabots qui claquent sur le linoléum.

— Laura, dit Gauthier, allez voir ce que c'est que ce foutoir.

Laura hésite à exécuter l'ordre. Elle a l'impression d'abandonner la jeune femme, d'abandonner Laura. C'est idiot. Qu'aurait-elle à faire à présent ? Il faut s'écarter de toute manière, laisser la machine découper le corps de la victime en tranches d'image.

Laura quitte la salle de scanner. Au bout du couloir, une femme se débat dans les bras de deux brancardiers et de Mélanie.

La femme porte une grosse doudoune avec un col en fourrure synthétique. Elle a de longs cheveux blonds en bataille. On lui donnerait une soixantaine d'années, peut-être moins si elle était maquillée. Sous son manteau, on

voit dépasser le bas d'une robe de chambre. Les baskets qu'elle a aux pieds ne sont pas lacées. Elle se contorsionne, cherche à échapper à l'étreinte du personnel de l'hôpital. Des traînées rouges marquent son visage, des sillons de larmes, son regard implore, sa bouche est déformée par la supplication.

— Laura ! crie-t-elle.

Bolleg lève son poing. C'est un avertissement, peut-être un geste de miséricorde. Mais Tonio est incapable de profiter de cette chance. Il est pétrifié. Soudain, un grognement retentit, juste derrière, près du tourniquet. Puis des bruits de pas, spongieux, rapides. Bolleg est projeté en avant. Il trébuche, tombe à plat ventre sur la pelouse gorgée d'eau. Au-dessus de lui, Lounès a les poings serrés. Et un peu plus loin, dans l'ombre, Tonio remarque deux silhouettes tordues, les acolytes de Bolleg, qui toussent et se tiennent le ventre.

Lounès a le visage tuméfié. Il saigne. Dans son regard, il y a une fournaise infernale, la forge maudite où sont façonnées les lames des pires vengeances. Il s'abat sur Bolleg, le roue de coups. Bolleg crie de douleur. Lounès l'attrape par le blouson, le retourne sur le dos, et continue à le frapper, au visage cette fois.

— Espèce de fils de pute, vocifère-t-il entre ses lèvres meurtries. Jamais tu reviens fourguer ta merde ici. *Wallah al adhim*, si je te revois dans les Hauts, je te tue. Sur la vie de ma mère, je te fume.

Les bras de Bolleg se soulèvent par intermittence comme deux pales d'un ventilateur cassé. Il est une

marionnette inutile. Il est plein d'une rage tiède, impuissante, assommée par la raclée qu'il se prend.

Tonio respire mieux. Il sent que des larmes montent. Il les réprime en serrant les dents.

— Calmez-vous, madame, vous ne pouvez pas aller par là.

La phrase accompagne le geste. Les brancardiers ont attrapé la femme par les aisselles et la soulèvent du sol pour la traîner vers la salle d'attente tandis qu'elle gesticule mollement.

— C'est ma fille, dit-elle entre deux sanglots. Je veux voir ma fille. Elle l'a renversée. Elle l'a écrasée.

Laura a un moment de doute. Sous ces traits déformés par les sanglots, se pourrait-il que ce soit sa mère à elle? Non, bien sûr que non. Sa mère est brune, pas aussi brune que Laura mais d'un châtain très foncé. Et ses yeux sont bleus, aussi éclatants que les siens. Certainement pas sombres comme ceux de cette femme. Ce n'est pas sa mère. C'est une mère.

— Ma fille, sanglote-t-elle une dernière fois avant que les brancardiers ne l'asseyent dans la salle d'attente des urgences.

Laura les suit à distance. Elle ne veut pas se mêler à la scène mais veut voir la suite.

Les brancardiers s'éclipsent. Il ne reste plus que Mélanie, debout près de la femme, la main posée sur son épaule. Elle lui parle mais Laura n'entend pas. Elle est trop loin et séparée d'elle par une cloison de plexiglas. C'est un film muet. Pathétique. Il s'achève.

Laura fait volte-face et s'élançe dans les couloirs. On a sûrement besoin d'elle.

Lounès se relève avec peine. Il est essoufflé. Il se penche, pose ses mains sales sur ses genoux pleins de bouillasse, crache dans la nuit. Personne ne saura jamais où son glaviot a atterri.

— Putain, dit-il une fois, deux fois, trois fois.

Il tient à peine debout. Les Turcs l'ont bien amoché.

Au sol, Bolleg se tord comme un ver de terre. Un couinement s'échappe de sa gorge. On dirait qu'un oiseau est en train de piailler là-dedans. Un oiseau qui aurait fumé trop de clopes.

— Ça va ? demande Tonio.

Lounès lève les yeux, à peine la tête. Il crache encore une fois entre ses pieds, un mollard rougeâtre, puis se redresse et se met en marche. Il passe devant Tonio sans le regarder.

— Tu t'es pissé dessus ? lâche-t-il entre ses dents.

Et il continue vers la voiture.

Tonio hésite à le suivre tout de suite. Est-ce que c'est vraiment fini ? Ne doit-il pas mettre un coup de pied dans le bide de Bolleg ? Lui cracher dessus ? Lancer une réplique cinglante qui ponctuierait sa sortie ?

Il réfléchit cinq secondes. Rien ne lui vient. La mine gênée, il retourne à la voiture.

Oui. Peut-être bien qu'il s'est pissé dessus.

Les chiens de la SPA hurlent à la mort.